Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 8

Artikel: Les berbots
Autor: A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214528

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

autant que possible, avec les doigts à plat, le coup de faulx. Finalement, le mari, dont le bras commençait à se fatiguer, lâcha son opiniâtre moitié et s'en revint chez lui, veuf.

Cependant, au bout d'un certain temps, songeant qu'il serait tout aussi bien que le corps de sa femme reposât en terre chrétienne, il se mit à sa recherche. En vain il dragua le lit de la rivière à partir de l'endroit de la chute jusque fort en aval. Il ne trouva rien, jusqu'au moment où, se remémorant, à ce propos, les habitudes de contradiction de la défunte, il s'avisa de remonter le courant, ce qui amena la découverte du corps submergé. La bonne femme ne voulant pas faire comme tout le monde, n'avait point suivi le flot.

* * *

Et, voilà. Avec quelques autres bracouillades, la soirée s'achevait, mais mon père assurait que ces drôleries convenaient moins aux jeunes ; ils préféraient les aventures terrifiantes et trouvaient assurément une certaine volupté à se sentir secoués par le petit frisson des petites épouvantes, surtout si, tout autour, sur l'Alpe assombrie, le vent pleurait ; car les vents fourmillent d'âmes errantes que les conditions de leur existence sur la terre ou de leur mort, ont condamné à rester vagabonds.

* * *

Aujourd'hui, je ne sais si ces anciennes coutumes subsistent encore et si les fruitiers ont conservé, en leur mémoire, les traditionnelles histoires de leurs grands-pères. Ils ne croient plus peut-être à ce monde surnaturel, qui fit la joie de leurs aïeux, et ils ne cherchent plus à voir, sur l'Alpe, solitaire au bord de quelque lac noir, la dame blanche au corps si transparent, que lorsqu'elle buvait du vin — ou du sang contenu dans un hanap d'or — on voyait couler le liquide rouge dans sa gorge et s'épandre en sa chair. C. P.-V.

Couple et gouple. — Un amateur de chevaux pose à son ami la question suivante :

— Comment écris-tu : « une couple de chevaux ? ».

— « Couple » avec un *C*, pardine !

— Pas du tout c'est avec un *G*, les maquignons disent une *gouple* de chevaux et non pas une couple de chevaux. — P.

LE BON SOULIER

Un de nos amis d'Yverdon nous écrit à propos de la *rancune de ministre* (Voir le *Conteur* du 15 février 1919) :

« On disait jadis chez nous :

Pour faire un bon soulier il faut trois choses :

1° Pour la semelle, de la langue de femme, parce que ça ne s'use jamais.

2° Pour l'empeigne, un gosier d'ivrogne, parce que ça ne prend pas l'eau.

3° Pour le *lugnu* (ligneul) de la rancune de ministre, parce que ça ne lâche jamais. (Dans les pays catholiques, on dit de la *rancune de prêtre*). »

LÉ SÉPARA (Les dissidents).

(Air : « Por la fita dau quatorzé. »)

1. Estiusa, dzeins dé la vela
Se ie tsanto ein patois
N'é pi djamé vu Lozena
Yo lo français l'é parla.
(*Refrain*) : Avoué mé, veni tsanta :
No vollien vivré tranquillo
Et djamé no sépara.

2. Lé menistré san coupablio
D'avai quitta laô troupé
On n'a vu rein dé seimbliablio
(*Refrain*) : Du que lo canton l'é fé.

3. Lo Djan a battu sa fenna
Qu'avai roba dé l'ardzein,
Por lo bailli à sa chéra
(*Refrain*) : Que quiétavé por cliau dzeins.

4. Dein noutron petit veladzo
On ne sé battai djamé,
Ma ora, dein lé ménadzo,
(*Refrain*) : Ne règne pe rein la pé.

5. Ma vesena qu'é momière.
De : Vos îtés ti damnas
Du cein, ma bouna grand'mère
(*Refrain*) : Né fa rein que dé pliora.

6. La Djudi s'é séparaïé
Ne vin plie coumenïï,
Son père l'a bin bramaïé,
(*Refrain*) : Ye vaô la congédiï.

7. L'é poutant onna bêtise
Dé crairé que lo Seigneu
N'âma pa noutron n'Eglise
(*Refrain*) : Quan on l'ai va dé bon Tieu.

8. No faut vivre bin tranquillo
Et laissi lé sépara
Laô vaô êtré impossiblio
(*Refrain*) : Dé poai ti no divisa.

(Extrait d'un vieux chansonnier de 1847).
(Communiqué par J. Candaux, pasteur).

Défenses d'ivoire. — Alors qu'on jouait *Le tour du monde*, un petit éléphant faisait la joie du public ; il s'introduisait volontiers dans les magasins, si le gardien n'était pas très vigilant.

Un jour dans une « garden party », la maîtresse de séant eut l'idée de faire venir le petit éléphant, qui amusa beaucoup l'assistance. A un moment donné le public se pressa vers l'entrée du salon pour entendre une chanteuse et le petit éléphant s'approcha également, puis des larmes coulèrent de ses yeux. Un des auditeurs dit à son voisin.

— Eh ! regarde donc l'éléphant qui pleure !...

— L'autre, qui était Marseillais, lui répond :

— Té ça n'est pas étonnant, il a reconnu sa mère dans les touches d'ivoire du piano. — P.

LE SILENCE

Au nombre des curiosités qu'on voit à l'Hôtel-de-ville, de Lausanne, il est un tableau représentant le dieu du silence avec le doigt sur la bouche. Au bas du tableau, on lit : *Nihil silentio utilius ;* c'est-à-dire : « Rien n'est plus utile que le silence ».

Ce n'est pas sans raison, sans doute, que ce tableau, aussi ancien que notre vénérable Hôtel-de-ville, a été placé au-dessus de la porte des pas-perdus qui donnent accès aux salles de délibérations du Conseil communal et de la Municipalité. Mais nos honorables représentants et magistrats oublient bien souvent, semble-t-il, de lever la tête en se rendant à leurs séances.

LES BERBOTS

Un nom bien connu chez nous (à la Vallée de Joux), qui sert à désigner les pommes de terre bouillies ou en robe de chambre, cuites à point, éclatées, farineuses et répandant un fumet délicieux.

Le mot *berbot* ne figure pas dans les dictionnaires ; il est même totalement inconnu hors des limites de notre district. Est-ce à dire qu'il faille pour autant le répudier et ne pas l'employer sous prétexte qu'il ne fait pas partie de la langue française pure ou reconnue telle par les savants linguistes ? Non, ce mot du crû, ce mot si caractéristique, employons-le, conservons-le dans nos relations réciproques, parce qu'il sert à désigner une chose nettement définie et qu'il contribue ainsi à la clarté dans la conversation. Réservons la sévérité pour les phrases troubles, indéfinies, qui ne représentent rien de clair ou dont la construction manque d'élégance et fait violence à toutes les lois de la grammaire. Ces expressions-là, qu'on les bannisse sans pitié. L'essentiel dans la conversation ou dans les relations épistolaires est d'être clair ; or, qui prétendra que l'emploi de ces termes du crû ne contribue pas à la clarté du discours ? Sans contredit, ils sont un élément de clarté, puisqu'ils s'appliquent à des objets nettement caractérisés. Le français pur est très incomplet ; il lui manque une quantité de termes indispensables à la dénomination d'une foule de choses ou à l'expression de pensées ou d'états bien déterminés, qui, à défaut, les uns et les autres, ne pourront être traduits qu'à l'aide d'une phrase plus ou moins longue ou lourde. Dans ces situations, l'emploi du terme local, réputé vicieux, est tout indiqué, et vient à l'aide du causeur.

Le vigneron se sert d'un terme admirablement pittoresque pour exprimer l'état du raisin en train de mûrir et qui gagne chaque jour en transparence. Il dit *traluire ;* ce mot n'est évidemment pas français et, si vous le répudiez, vous êtes obligés d'utiliser toute une phrase pour signifier exactement ce que traluire dit d'un mot.

Et quand vous employez le terme *lugeater*, votre interlocuteur sait exactement de quoi vous voulez parler, à condition qu'il soit du pays. Lugeater du bois est clair et net. Traîner, glisser, ne sont pas équivalents. Là, encore, et dans combien d'autres cas, désavouer le terme propre, localement admis, c'est se condamner à ne pas être compris.

Donc, n'hésitons pas à utiliser le mot *berbot* et bien d'autres avec lui, d'autant plus que ce sont des termes nés sur notre sol, et qui sont encore, en quelque sorte, un héritage du passé.

Toutes les variétés de pommes de terre ne sont pas également aptes à donner de bons berbots. Les hollandaises, les rouges Woltman sont parmi les meilleures. Jadis, les *beguettes* et les *rouges du Campe* étaient réputées. On doit exclure les tubercules trop gros ou trop petits. En tout cas, les gros doivent être sectionnés.

Quant à la préparation, tous les amateurs de berbots vous diront qu'ils doivent être cuits à point, jusqu'à évaporation complète de l'eau et ensuite séchés ; que les tubercules en contact avec les côtés ou le fond de la marmite doivent présenter la surface correspondante grillée, et que l'on ne doit retirer les berbots du feu que lorsque l'odeur s'en répand, agréable et pénétrante, dans la cuisine : « On les sent, donc ils sont cuits ». Et puis aussi, avant de démarmiter, on a l'habitude de secouer et de remettre l'ustensile sur le feu, pour que les berbots du haut acquièrent le même degré de cuisson que ceux du fond. Enfin, cuire des berbots, c'est tout un art, un art qui ne s'acquiert qu'avec l'expérience.

Berbot signifie aussi la marmite entière, c'est-à-dire l'ensemble des pommes de terre cuites en berbot, comme on dit. Préparer un berbot, manger un berbot, est courant.

Jadis, à l'époque de la récolte des pommes de terre ou de la mise des vaches en champ, en automne, les enfants avaient l'habitude de cuire et de manger des berbots à l'orée du bois le plus voisin. J'ai l'impression que cette mode est un peu tombée en désuétude et qu'ici ou là on substitue à l'antique berbot le court-bouillon ou la poêlée de pommes de terre fricassées, et que pour un peu, on considérerait le berbot champêtre avec un peu de dédain, comme une chose dépassée et qui a fait son temps.

Peu importe, ces berbots du temps passé, c'étaient de vraies fêtes, des réjouissances auxquelles même des adultes s'invitaient parfois. Et de quelle gaîté on y allait ! Les préparatifs terminés, savoir l'autorisation obtenue, la tablette des condamnées achevée, on s'acheminait, toute une flotte, vers la lisière du bois voisin, l'un portant la marmite, un autre le couvercle, un autre encore des buchilles, que sais-je, etc. L'emplacement du berbot ? Un foyer fébrilement construit au moyen de quelques grosses pierres rapprochées. Le bois ? La forêt voisine en est pleine ! Les petits se chargent d'en ramasser et de l'apporter à pleines brassées !

Et, sous la surveillance des grands, le berbot se mijote. On bourre le feu ; des flammes infernales lèchent la marmite. Quelqu'un soulève le couvercle avec prudence ! Pas encore cuites ! Il faut prendre patience, retourner au bois.. Enfin, une odeur spéciale réunit tout le monde. Secouons la marmite, crie une voix. Et on la secoue énergiquement au moyen de la perche à demi-brûlée qui l'a maintenue au-dessus du feu ! Malheur, des berbots roulent par terre. On les ramasse brûlants et l'on remet la marmite avec son contenu violemment remué, afin d'égaliser la cuisson ou souvent le *brûlon !* Le moment solennel est arrivé ; on va *les* manger ! La concurrence s'en mêle un peu. Chacun guigne d'avance les *berbots* dont la figure est la plus appétissante. Bien entendu, les *éclatées* et les *grillons* sont convoités par tous les regards. Les berbots brûlent les mains, les lèvres, la langue ; nul n'y prend garde. Les pelures souvent, les parties grillées ou charbonnées toujours, tout cela descend dans l'estomac dans la compagnie de la saine fécule, sans nul souci des indigestions.

Les hostilités terminées, par l'anéantissement total des victimes, on quitte la place, les mains noires, la figure aussi, les yeux rayonnants de gaîté et l'on rentre à la maison — il est 5 heures — en s'informant si le goûter est bientôt fait !

Enfants de chez nous, gardez-vous du dédain des choses du temps jadis ; conservez les mots et les usages du passé ; ne cessez pas, non plus, la saison venue, de cuire des berbots au pied des bois, dans la radieuse lumière de ces exquises journées d'automne. Jouissez de la liberté et de la confiance qui vous sont accordées, mais ne manquez pas d'ouvrir vos yeux bien grands devant l'originalité et le charme de ces tableaux champêtres qui se déroulent de tous les côtés et qui sont particulièrement vivants dans le cœur de ceux que les circonstances ont obligés à passer leur existence au dehors. A.

(Feuille d'avis de La Vallée.)

La verrue sur le « cotzon ». — Dans une compagnie de fusiliers Vaudois, le capitaine est affligé d'une grosseur sur la nuque ; or le lieutenant a été chargé de donner à la troupe une théorie sur les grades ; il interroge ses hommes.

— Eh ! bien, voyons, vous le N° 3, à quoi reconnaissez-vous le capitaine ?

Après un moment d'hésitation le soldat répond :...

— Mon yeutenant, je le reconnais parce qu'il a une verrue sur le cotzon. — Ct.

Histoire de l'Art. — Mardi 25 février, au Palais de Rumine, (salle Tissot), à 5 heures, 4me séance, avec projections, de M. Raphaël Lugeon. En voici le programme.

La sculpture du second Empire. — Le développement de la vie et du mouvement dans l'œuvre de Carpeaux. — Les groupes de la Danse et d'Ugolin. — Duret et Jouffroy. — La troisième république ; tradition des classiques chez Guillaume, Chapu, Delaplanche, Falguière, etc. — La sculpture animalière de Fremiet. — Les modernes ; Dalou, Barthélomé, Rodin, et leurs principales œuvres.

Coquilles. — Dans l'article de M. Mogeon, du 15 février, troisième ligne, il faut lire « exciting » et non excitions. Deuxième colonne, deuxième alinéa, sixième ligne, lire : « Actensammlung » et non Actensammlos. Dernière ligne de l'article ; intercaler : « qui eut lieu » entre *France* et le *15 avril 1798.*

Complet. — Un jour plusieurs personnes se présentèrent chez M.*** pour le féliciter de sa nomination à quelque emploi public, nomination qu'il avait longtemps sollicitée. Il n'était pas chez lui ; sa femme reçut les visiteurs.

« Je vous remercie beaucoup, messieurs, de votre attention. On a enfin rendu justice à mon mari, car, entre nous, je puis bien vous le dire, nous avons assez de biens ; il ne nous manquait que de l'honneur. »

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Du Jorat à la Cannebière

PAR O. BADEL

IX

Le Vieux-Marseille.

Sur la rive nord, s'étend le Vieux-Marseille, le célèbre quartier dans lequel il ne faut pénétrer, de nuit surtout, qu'après s'être dépouillé de pudeur, de susceptibilité et de son portemonnaie. Pour les artistes, pour les amateurs de couleur locale, il est possible d'y trouver un certain intérêt ; mais non pour ceux qui redoutent de froisser leur nerf olfactif, de marcher sur les détritus nauséabonds qu'on lance des fenêtres dans la rue servant d'égout, quitte à en recevoir une bonne partie sur la tête :

D'un vase méconnu,
Un beau jour j'ai reçu
Sur moi le contenu...

Ce qui n'empêcha pas maître sergent et deux de ses subalternes d'y être allés, la nuit dernière, fourrer leur nez, conduits à leur insu, il faut le dire, par l'automédon qu'ils avaient embauché pour faire un tour de ville. Tout d'abord, une promenade a lieu à travers le misérable quartier. Notre sergent et l'un de ses camarades, abrités sous la capote de la voiture, ne risquent pas grand'chose ; quant à l'autre, assis sur le siège près du cocher, il reçoit à plus d'une reprise quelques éclaboussures des liquides versés par les fenêtres.

— Es-tu à la « chotte » ? s'informe enfin le sergent avec sollicitude.

— Pas trop !

— Eh bien, viens t'abriter vers nous.

Là-dessus, les trois compères se terrent sous la capote, tandis que le cocher, de connivence avec l'un des bouges du quartier, et faisant l'office de rabatteur, y amène ces trois nouveaux pigeons à plumer. Mais ceux-ci ont assez de flair pour sentir le danger, ils jouent des pieds, des mains, de la langue, menaçant le cocher de lui casser les reins, réclamant l'aide de la police, parlant même de se plaindre au consul suisse. Bref, grâce à leur adresse, ils rentrent à l'hôtel sans nouvelle aventure.

Ils nous racontent en riant leur équipée, dans laquelle ils auraient pu laisser leur peau. « Il n'y a pas d'erreur ! » comme le répète notre sergent. Il paraît que la menace de ce dernier d'aller chez le consul eut un effet magique. Illico, maître sergent change de nom et va porter dorénavant celui de consul.

L'œuvre du Vaudois Ramel.

Nous ne visitons pas les musées, la Chorale n'étant pas venue dans le Midi pour admirer des tableaux, des collections, des vitrines. La vue d'une jolie Marseillaise a plus d'attraits pour nos jeunes sociétaires que la Vénus de Milo ou la momie desséchée d'un Pharaon plus ou moins authentique.

(Mais il ne faudrait pas croire que les chanteurs de Tuayre-Ville perdent leur temps. Ils l'emploient au contraire si bien qu'ils parcourent Marseille dans tous les sens, captivés par l'animation sur terre et sur mer, et s'intéressant au fonctionnement des services publics).

L'arrivée des eaux fut un événement pour Marseille. Avant cette entreprise gigantesque, c'était la ville la moins propre de France, et les épidémies y régnaient à l'état endémique. L'eau étant rare dans le voisinage, on entreprit, de 1837 à 1849, de grands travaux pour capter une partie des flots de la Durance, à une centaine de kilomètres de là. Un immense canal fut creusé ; à de certains endroits, on fit de remaquables ouvrages d'art. Le pont-aqueduc de Roquefavour, en maçonnerie, passant au travers d'une vallée, a une longueur de 375 mètres sur une hauteur de 83 mètres. Il dépasse tout ce que les Romains, habiles architectes pourtant, ont accompli de colossal en ce genre. Le canal de Marseille débite en moyenne 14 m³ d'eau par seconde ; c'est donc une véritable rivière amenant la vie et la santé dans la cité phocéenne. Il est l'œuvre, nous dit-on, d'un Vaudois, M. Ramel, de Montricher. En récompense de son génie, il fut anobli par l'empereur Napoléon III sous le titre de « baron de Montricher ».

Le bassin de la Joliette.

Le bassin de la Joliette sert de port à toutes les compagnies maritimes représentées à Marseille. Partout des navires immenses, portant des pavillons de toutes les couleurs ; un va-et-vient continuel de gens de toutes nations, qui embarquent ou débarquent ; des montagnes de colis, empoignés par de puissantes grues, et montant dans les airs, tournoyant sur l'eau, s'engouffrant au fond des cales.

Il nous est impossible de noter les noms de tous ces monstres naviguant dans toutes les parties du globe. Nos légères embarcations sont des atomes lorsqu'elles frôlent ces coques luisantes émergeant comme des montagnes au-dessus de l'eau. Voici un navire chinois dont le grand mât est décoré du pavillon avec le dragon du Céleste-Empire. Quelques têtes de magots se promènent sur le pont avec leurs longues tresses pendantes. Tout près, voici un autre paquebot de l'Extrême-Orient, où des faces bronzées se montrent le long des bastingages ; puis un navire japonais, sur lequel brille le soleil écarlate du mikado et des chrysanthèmes.

Une superbe lignée de vaisseaux borde le bassin, face à la ville. De puissants bateaux sont chargés de les remorquer pour entrer dans le port ou pour en sortir. C'est beau, c'est grand, c'est quelque chose d'unique et d'inoubliable dans la vie d'un terrien ; aussi revivons-nous ces instants en écrivant ces lignes.

En ce moment, un carillon superbe se fait entendre. Les cloches de la cathédrale de Saint-Jean, ou La Mayor, qui se dresse, superbe, au milieu du port, chantent une douce mélodie, faisant sans doute palpiter le cœur de ceux qui rentrent après une longue absence. Elles souhaitent en même temps une heureuse traversée à ceux qui s'en vont. Une émotion compréhensible nous étreint. C'est si beau et nous sommes si peu préparés à cela.

Nos bateliers veulent nous faire visiter un navire allemand : le *Winduc*, arrivé la veille ; mais ils ont compté sans la morgue des Teutons. Nous sommes accueillis comme des pestiférés : il est absolument interdit de monter à bord d'un navire de sa majesté le Kaiser, même du plus inoffensif bateau de commerce. Hein ! qu'on est loin de la chaude hospitalité de nos amis les Français, qui viennent de nous faire voir ce qu'ils ont de plus secret en fait de marine militaire. Ce sont bien des façons d'Allemands despotes, hautains et pleins d'eux-mêmes !

Mais nous allons nous rattraper en visitant un autre navire, français celui-là, le *Parana*, faisant le transport des émigrants pour l'Amérique du sud.

(A suivre.)

Grand Théâtre. — Le grand succès, très naturel, du reste, de *Monsieur Beverley*, a obligé M. Bonarel à nous redonner, jeudi, cette pièce.

Il en est de même du *Tour du monde d'un enfant de Paris*, une pièce à grand spectacle, aussi bien montée au point de vue de la mise en scène, que bien interprêtée. Aussi en aurons-nous demain soir, dimanche, une seconde et dernière représentation.

Pour savoir où l'on en est. — Ce n'est pas tout que d'encaisser et de payer — les trois quarts de la vie se passent à cela — il convient de pouvoir se rendre compte rapidement, clairement et à n'importe quel moment de sa situation. Pour cela, une comptabilité, simple ou double, est indispensable. Mais chacun n'est pas initié aux secrets du *Doit* et de l'*Avoir*. Or M. F. Roehrig vient de publier chez Attinger frères, à Neuchâtel, des tableaux schématiques qui permettent à chacun d'établir soi-même sa situation financière et commerciale et son bilan, en peu d'heures. C'est parfait. — Coût 1 fr. 50.

Une création à Lausanne. — *La Rançon*, pièce inédite, en un acte, de M. César Amstein, est une œuvre littéraire, bien conçue et bien charpentée, qui fera discuter. La société d'art dramatique *La Muse* la créera au Grand Théâtre, le samedi 1er mars.

Pour compléter ce spectacle, on donnera *Les Rantzau*, l'empoignante pièce dramatique en quatre actes, d'Erkmann-Chatrian, montée avec grand soin.

MM. les actionnaires du Théâtre pourront retenir leurs places lundi 24 février.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POUDRES Fr. 1.80 TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS